



HAL
open science

Le genre, la nature et les hommes chez les Mai Huna (Amazonie péruvienne)

Irène Bellier

► **To cite this version:**

Irène Bellier. Le genre, la nature et les hommes chez les Mai Huna (Amazonie péruvienne). *Journal des anthropologues*, 1991, 45 (Anthropologie des sexes, sexe des anthropologues, coord. Monique Selim et Nicole Echard), pp.29-38. halshs-00373676

HAL Id: halshs-00373676

<https://shs.hal.science/halshs-00373676>

Submitted on 6 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archives ouvertes du IIAC

<http://hal.archives-ouvertes.fr/IIAC>

Le genre, la nature et les hommes chez les Mai Huna
(Amazonie péruvienne)

Irène Bellier¹

IIAC - Institut d'anthropologie du contemporain

CNRS UMR 8177 EHESS Ecole des hautes études en sciences
sociales

Equipe LAIOS

54 boulevard Raspail

75270 Paris Cedex 6

<http://www.iiac.cnrs.fr/>

halshs00373676²

Fac-similé original PDF OCR, avec l'aimable autorisation de
l'Association française des anthropologues (AFA) -

<http://www.afa.msh-paris.fr/>

Pour citer ce document en archives ouvertes [OAI]

Bellier Irène, 1991, « Le genre, la nature et les hommes chez
les Mai Huna (Amazonie péruvienne) », *Journal des
anthropologues*, 45 (Anthropologie des sexes, sexe des
anthropologues, coord. Monique Selim et Nicole Echard) : 29-
38 - oai:halshs.archives-ouvertes.fr:halshs-00373676_v1
[2009-04-06] <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00373676/fr/>

¹ ibellier@club-internet.fr

<http://hal.archives-ouvertes.fr/aut/Irene+Bellier/>

<http://www.iiac.cnrs.fr/laios/spip.php?article81>

² Fonds documentaire et contributeur Eliane Daphy (responsable des
archives ouvertes du IIAC).

LE GENRE, LA NATURE ET LES HOMMES CHEZ LES MAI HUNA (Amazonie péruvienne)

Irène BELLIER

Cette réflexion sur le genre dans la société mai huna - un groupe tukano d'Amazonie péruvienne - est née de ce que les déterminants ou les contours de cette catégorie bonne à penser les rapports entre les hommes et les femmes, se donnaient à voir, dans cette société, à l'extérieur des hommes, dans la nature qui plus qu'un environnement est une composante essentielle de leur existence. Les oppositions de genre traversent le système de classification de la faune et de la flore, les représentations de l'espace et du temps, et leur mise en évidence enrichit l'analyse de la division sexuelle de la société.

Dans le système taxinomique, la marque grammaticale de genre est un aspect de la projection de la société mai huna sur la nature animale et végétale, et fait ressortir en retour des attributs qui, dans la société des hommes, valorisent ou qualifient les genres masculin et féminin.

Dans les représentations de l'espace et du temps, la société mai huna oppose des figures masculines pour le temps, féminines pour l'espace, mutuellement dépendantes. La scansion masculine du temps et la féminisation de l'espace posent les bases d'une relation entre l'immatériel et l'intellect masculins d'un côté et la matérialité des choses, la geste féminines, de l'autre. Relation qui permet de comprendre les ordonnancements rituels et la spécificité des gestes masculins et féminins dans la reproduction de la société toute entière.

1. La notion de genre

Du point de vue grammatical de la langue, la pensée mai huna opère une distinction majeure entre les êtres animés, principalement les astres, les hommes et les animaux, dont le genre est marqué, et les inanimés. Ceux-ci appartiennent au règne végétal ou minéral et correspondent à tout ce qui ne se meut pas d'un point à un autre pour adapter sa résidence à une stratégie de subsistance, à tout ce qui ne s'exprime pas en utilisant un ton, des vocables, ou des sons perceptibles par l'oreille humaine, dont le genre est neutre. Les différences de genre se marquent dans les désinences verbales et dans les particules déclaratives qui accompagnent les substantifs. Le genre est différemment marqué au singulier et au pluriel. Dans la catégorie "animé", le genre masculin singulier est reconnaissable par les suffixes *i*, *u*, *+* qui complètent les substantifs, les particules déclaratives *ag_h*, *ago*, et les conjugaisons verbales. Le féminin est identifié dans les mêmes constructions par la désinence *o*. Au pluriel, les substantifs reçoivent un suffixe *na*, marque de l'animé, la particule déclarative devient *ha* et les désinences verbales suivent une forme unique.

2. Regard sur la construction des êtres masculin et féminin

L'évocation des marques grammaticales du genre permet d'aborder la construction de l'identité sexuelle des animés humains. Divers facteurs sont nécessaires naturellement, d'ordre physiologique, rituel ou symbolique, mais une analyse sémantique montre que l'identité masculine mai huna se construit autour d'un être singulier dont le modèle est le héros culturel, créateur des hommes, de la terre et de la vie sociale. Ce personnage Maineno est transformé au terme de son existence en Lune, astre auquel s'identifiaient les anciens mai huna par le port de vastes disques d'oreilles. Disques dont la taille et le nom changeaient en référence aux phases de la lune, atteignant leur dimension maximale lorsque le porteur entrait dans la force de l'âge. Le port de ces disques ornementaux était réservé aux hommes.

En contrepoint, l'identité féminine se construit par partition d'un ensemble sans forme distincte, ni genre. Penser les origines de la femme chez les Mai huna revient à se pencher non sur une image, par exemple celle de la mère primordiale, mère de l'enfant-mâle Soleil, mais sur

plusieurs figures qui ont en commun d'avoir été façonnées par le héros masculin. Ces figures sont féminines et féminisées par leurs rapports avec la terre, l'eau, la matière végétale ou le physique animal, dont d'autres scènes mythiques dévoilent les liens intimes avec un paradigme féminin. La mère primordiale est conçue comme la mère du tremblement de terre, elle n'est pénétrable et fécondable qu'après avoir été excisée par le héros culturel, elle ne devient vénérable qu'après être attachée par le même homme, à la tête de l'eau, la source de vie. Les épouses secondaires de ce même héros culturel sont quant à elles en rapport avec la matière, la dimension physique de l'existence, et le travail du jardin. Il n'existe donc pas une image de référence de la femme mais une pluralité de figures qui dévoilent différentes facettes d'un être complexe, relativement assujéti et de force ambivalente. Eclatement peut être nécessaire pour ne pas compromettre la puissance de l'être masculin qui se pense sur un mode monolithique. La femme en soi n'est concevable que dans la discontinuité, partition qui à une certaine époque était la raison d'être de la clitoridectomie. Il fallait, pensaient les anciens, extraire de la femme cette marque de masculinité que révèlent les métaphores de "petit pénis", "petit pilier", etc. Cette pratique mal connue des actuels Mai huna a duré jusque vers 1930, date à laquelle beaucoup de traditions ont disparu dans cette société bouleversée par la violence des rapports avec les Blancs qui prévalut à l'époque dite du boom du caoutchouc.

Sur les plans mythique, physiologique, et sémantique il apparaît que pour faire une femme, il faut compléter la nature : un petit geste en plus pour singulariser l'être, un petit quelque chose en moins pour le faire femme. Le mot "femme" *nomio ago* est issu du vocable collectif *nomi hā*, les femmes. Ce suffixe *o* crée l'individualité féminine à partir d'un terme de genre non marqué, à consonance masculine. Ce détail prend son sens lorsqu'en regardant la façon dont se construit socialement l'identité féminine, on constate que la femme mai huna s'insère dans un modèle tenu par les hommes : elle est "fille de son père" par son appartenance clanique, "femme de son mari" pour son rôle social et rituel, "mère de son fils" pour être nommée et reconnue par son mari (1).

1. I. BELLIER 1986, *La part des femmes : essai sur les rapports entre les femmes et les hommes mai huna*, 755 p., ms, EHESS, Paris.

3. Combinaison des genres sexué/animé

Dans les taxinomies animale et végétale, la catégorie de genre - masculin, féminin- permet de penser les modalités de l'inclusion dans la catégorie animée comme les hommes, ou par son absence, dans l'ensemble inanimé comme les pierres. En retour, les attributs animaux et les qualificatifs divers que fait surgir une analyse du système taxinomique permettent de poser un système de valeurs qui motivent le genre grammatical dans ses applications à la société des hommes.

Le monde de la nature est conçu selon une projection anthropomorphique du découpage social propre aux Mai huna et aux sociétés tukano occidentales. La principale ligne structurant l'organisation sociale concerne du côté des hommes, les clans, et du côté des animaux, les espèces ; deux catégories désignées par le même terme *baix* que l'on peut traduire par les "gens de". Ce vocable accompagne le nom du clan pour désigner une personne de son vivant et s'oppose à *baiciké*, o "celui, celle qui a vécu" qui accompagne le nom propre des défunts, dans le sens où en français on parle de "feu son père". Le niveau *baix* d'identification clanique est opératoire pour régler les alliances et les rapports entre les gens vivants. Vocable collectif, la désinence finale suit le genre masculin, ce qui convient à un mode de filiation patrilinéaire et signifie aux yeux de tous qu'avant d'être homme ou femme, on appartient à son clan, à partir duquel se dessinent les diverses modalités des rapports sociaux. Dans la mort, il en est autrement car c'est l'homme ou la femme qui sont touchés avant le clan. Le nom dûment complété par l'expression "il/elle a vécu" prend place dans la mémoire généalogique.

Dès lors que des êtres sont liés par une essence commune ils sont susceptibles de recevoir cette désignation *baix* qu'ils soient hommes, animaux ou végétaux. Ainsi sont identifiées les espèces animales par un procédé qui souligne leur socialisation, concordant avec le récit mythique de leurs origines et de leurs relations avec les hommes. Les feuilles ou les pierres peuvent être aussi conçues comme des micro sociétés, mais plutôt dans la mythologie. A la différence des animaux, et des hommes, leur comportement sexuel n'est ni apparent ni matière à discussion, aussi leur

I. BELLIER 1989, "Parle que l'on t'entende, je te dirai qui tu es ! Analyse de trois discours d'identification dans la mythologie mai huna (Amazonie Péruvienne)", *Culture*, vol. IX n° 1, Montréal.

genre n'est-il pas marqué. Si les Mai huna n'avaient pas posé une homologie entre les boutures et les enfants - leur rapprochement avec l'humanité s'arrêterait là. Mais cette équivalence symbolique posée par la pratique des hommes détermine une sympathie de genre : ce que font les hommes est masculin, ce que touchent les femmes est féminin. Ainsi en est-il de l'univers des plantes domestiques.

4. Le genre dans les taxinomies et la féminisation de l'espace

L'origine mythique des plantes verse les végétaux dans la classe "inanimé". Aucune plante n'est la transformation d'un être humain, trait qui prend son sens par rapport à l'origine des animaux, autrefois humains, qui appartiennent à la classe des "animés". Inanimées, les plantes sont asexuées et leur classification est régie par d'autres principes. Mais la notion d'enfant végétal rappelle que le bouturage, le repiquage et la plupart des travaux horticoles étant faits par les femmes, les plantes sont leurs enfants, symboliquement parlant. Les végétaux appartiennent à l'univers féminin par un autre biais, en dépendant de "mères" surnaturelles à qui les hommes et les femmes rendent hommage rituellement. Ce terme de référence pour la mère, *ako*, désigne dans l'univers de la forêt deux classes d'êtres qui contribuent à la féminisation de l'espace mai huna : ce sont d'une part les occupants légitimes des espaces du monde mai huna, à savoir les animaux et les volumineuses espèces végétales dont la taille atteste l'ancienneté sur le site, et d'autre part les esprits plus ou moins malins qui entrent en interaction avec les hommes, telles la mère de la rivière, la mère de la colline, la mère de la palmeraie, etc. Le choix de "mère" et non de "père" spécifie les rapports entre la flore, l'espace et la part féminine de la société mai huna. L'examen de la taxinomie animale met en plus grande évidence cette relation entre l'espace et la féminisation.

Le gibier terrestre est identifié dans la classe des êtres animés par quatre traits qui le rapprochent de l'humanité et que présente le mythe. Résumons brièvement : les animaux vivent en société ; les mammifères ont une morphologie semblable sur certains points à celle des êtres humains (yeux, sexe, tête) ; les espèces grégaires s'expriment "comme les hommes réunis dans une seule maison", les êtres solitaires sont muets ; le gibier comestible mange des végétaux appréciés par les hommes. A la classe du gibier (*bai*), ainsi reconnue et de genre féminin (*ago*), s'oppose

la classe des prédateurs qui possèdent des pouvoirs d'agression de type chamanique (*dab̃*), de genre masculin (*agi*), et tous les autres, ni puissants ni comestibles (2).

Ces trois catégories sont autrement nommées par des expressions qui font référence à la pratique des hommes : le "gibier", *bai aĩkona hã*, "celles que mangent les hommes", les "chamanes", *mai aĩkona ha*, "celles qui mangent les gens" et enfin "les êtres simples ou mauvais", *guasa akona hã* ou *guakona ha*. À côté de ces catégories, les Mai huna distinguent les animaux par les biotopes qu'ils occupent : "les maîtresses ou mères de la forêt", *maka akona hã*, forment une classe divisée en "les maîtresses du ciel", *im̃ akona hã*, qui englobent la catégorie des oiseaux, *miñakona hã*, en les distinguant des singes, *takena hã*, et "les maîtresses de la terre", *yihã akonã hã*, qui incluent tous les animaux terrestres ; "les maîtresses de l'eau", *yiaya akona hã*, regroupent l'ensemble des poissons, *yaribaina*, et d'autres espèces aquatiques dont les caïmans, *toña akona hã*, "celles qui ont des écailles".

Ces expressions collectives sont toutes de genre féminin, ce qui permet de poser deux hypothèses ; ou bien le féminin permet de penser le collectif ou bien le genre est le signe d'une relation particulière, ici, entre la féminité et l'espace, là entre la masculinité et la force, etc.

Chacune de ces dernières catégories est divisée en ordres nommés par des taxons et des sous-taxons qui entrent dans la composition des noms d'espèces, et renvoient aux notions d'ordre, de super-famille et de famille dans la classification occidentale. Dans quelques cas, la différence entre les ordres et les familles associés dans un même taxon, est portée par la marque de genre grammatical qui complète le nom de l'espèce. Par exemple dans l'ordre *yai*, les félins sont masculins, *yai agi*, et les chiens sont féminins, *hoya yai ago*. Le féminin est bon à penser le principe de domestication.

5. La motivation du genre

Saussure admet que le signe puisse être relativement motivé et distingue "deux courants opposés qui se partagent le mouvement de la langue ; la tendance à employer l'instrument lexicologique, le signe

2. Pour plus de détails sur le contenu de ces catégories et sur le système taxinomique, voir BELLIER 1986. *Op. cit.*

immotivé, et la préférence accordée à l'instrument grammatical, c'est à dire la règle de construction" (3). La question du genre s'inscrit dans le domaine des motivations de type grammatical et le nom d'une espèce se comprend dans l'ensemble lexicologique. Les deux vont ensemble et font écho à des images précises qui renvoient au mythe et à la pratique humaine (4).

Chaque espèce est identifiée par un genre, masculin ou féminin, marqué par les morphèmes, *agi* ou *ago*, mais les espèces ne sont pas divisées en individus, mâle ou femelle. Elles sont composées d'êtres socialement marqués : époux, *hî*, épouse, *nihõ* et enfant, *mamakî*. Les Mai huna parlent d'un "mari-tapir", *bekî hî*, pour évoquer un adulte mâle, ou d'une "épouse-pécari", *sèse nihõ*, pour un adulte femelle. La projection du modèle social est d'autant plus forte que l'animal est prisé.

Les espèces se partageant entre genre masculin et genre féminin, il existe des traits récurrents qui, à mes yeux, motivent le genre. Relèvent du genre masculin, tous les êtres dotés de pouvoirs mortifères - fléchettes et dards - et d'appendices contondants - dents et griffes rétractiles -, ceux qui sont réputés pour leur vélocité et ceux qui font office d'horloge nocturne. Ce sont les animaux carnivores, les serpents, les gros mammifères terrestres, les coureurs de fond de rivières (tatous), les simiens dont la sociabilité est centrée sur le rôle des mâles (singe hurleur, capucin, singe laineux), les oiseaux-horloges et la plupart des oiseaux (71% des 104 noms d'espèce recueillis), les poissons les plus grands, les plus allongés, les anguilles, la plupart des insectes qui mordent (ver sous-cutané) ou qui piquent (moustiques, abeilles, guêpes, fourmi atta et autres), les diptères, les larves urticantes. Mais aussi, les cigales et les grillons qui indiquent l'heure et les grosses larves comestibles qui dévorent l'intérieur des arbres pourris. Les plus représentatifs de ces animaux ont une origine mythique et ils sont en position de frère de mère ou de fils de soeur pour le héros culturel. Relèvent du genre féminin les êtres brûlants par contact, les prédateurs de jardins, les êtres lents, paresseux, vains parleurs, les nains et la plupart des êtres aquatiques. Ce sont les animaux à peau urticante (lézard, batracien), les rongeurs, les tortues, les paresseux, les petits

3. C. LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962 : 207.

4. G. TAYLOR fait remarquer que s'il est difficile de prouver que les formes grammaticales sont motivées par la culture, dans la philosophie ou dans la manière de voir le monde, les contraintes grammaticales peuvent s'associer à un ensemble de critères mythiques pour caractériser la vision du monde de ce groupe. (Com.pers.)

oiseaux, les petits singes, la majorité des poissons (75% des 134 noms d'espèces recensés). Par exception à la logique de la grande taille ou de la force, masculines sur terre, les loutres, saros et caïmans sont des êtres féminins. Les papillons, les arachnidés, les acariens, les poux et les puces sont féminins. Les démangeaisons particulières que provoquent ces derniers animaux sont une cause de paresse associée, par les Mai huna, aux femmes qui sont chargées de les retirer. Quant aux araignées, c'est leur habilité tisserande qui motive le rapprochement avec les femmes qui tissent les hamacs. Parmi ces animaux certains ont un rôle mythique ; ce sont des soeurs de père, des filles de soeur de père ou des grands-mères pour une héroïne.

Chez les Mai huna, les espèces humaines et animales ont des rapports sociaux d'un tel ordre qu'ils légitiment l'interprétation du système des désignations animales à l'aide de critères humains. Il existe des affinités par l'occupation de l'espace : la masculinité dominante des animaux aériens et arboricoles est à rapprocher de la relation entre les hommes et les astres ; la féminité dominante des êtres aquatiques renvoie à l'affinité entre la femme et l'eau. Mais il existe aussi des affinités par le travail et la modalité d'existence: les prédateurs carnivores qui chassent le même gibier que l'homme, si ce n'est l'homme lui-même, sont identifiés à des chasseurs ; les déprédateurs de jardin que sont les rongeurs ruinent le travail de la femme qui est en droit de les chasser, ce qui renforce une affinité entre les deux "espèces".

Pour tout animal, il est possible de comprendre la raison de son genre ce qui permet de saisir à l'intérieur d'une opposition homme/animal qui recouvre l'opposition masculin/féminin, des rapports particuliers entre homme et mâle, femme et femelle.

6. Genre, espace et temps

L'ensemble des oppositions dualistes que présente la culture mai huna se construit sur la différence sexuelle et la déclinaison paradigmatique des termes de l'ensemble donne une valeur à chaque sexe. Par exemple, les hommes ou caractères masculins expriment le cours du temps et sont associés aux astres, au feu, au monde du haut, à la partie supérieure du corps, aux gestes essentiels dans l'ordre de la production matérielle et rituelle, ils ont la priorité dans le service des boissons et des nourritures. Les femmes ou figures féminines animent l'espace et sont

associées à la terre, à l'eau, au monde souterrain, à la partie inférieure, aux opérations de transformation intermédiaires dans un processus de production ou dans le travail rituel, et elles sont servies en second.

Bien que cette énonciation révèle un ordre interprétable dans notre grille culturelle, la façon dont les Mai huna lient les termes entre eux et organisent concrètement les rapports entre les sexes met en avant une logique de la complémentarité relative plus que celle d'une domination absolue.

Regardons simplement les liens tissés entre le temps et l'espace. Le temps se mesure par les relations qu'entretiennent les habitants des deux sphères qui furent séparées par la mort, à l'aube de l'humanité : l'espace primordial *miña bese* et l'espace terrestre *yíhà bese*. Ce temps est rythmé par le cours des astres, sous la houlette du père Lune et du fils Soleil, et par le cours des saisons dont le passage est signalé par des grands-pères cigales. Ces personnages alternent leur résidence entre la terre primordiale et la terre, se succèdent dans le temps et dans l'espace, et fécondent mutuellement leurs femmes qui restent dans leurs espaces respectifs. Entre les saisons, s'écoulent des périodes identifiées à des temps de production de fruits de palmier, d'oeufs de caïman ou d'oiseaux, de maïs, de coton, etc. Les jours et les nuits sont encore rythmés par des êtres masculins, les heures nocturnes s'égrenant sous le chant des oiseaux-horloge et des crapauds, de genre masculin. Le temps est alternance, succession, rupture, c'est la dimension métaphysique de l'homme.

L'eau est selon les images mythiques l'élément de rapprochement des mondes et des états séparés par la mort : c'est la rivière qui unit l'amont, terre des ancêtres et terre primordiale, à l'aval, terre des hommes ; la rivière que franchissent les morts avant de renaître : la rivière de la connaissance. Elle est peuplée d'êtres féminins en étant notamment la résidence du doublet de la mère primordiale, une puissance chamannique. A la tête de l'eau, déposée par son mari Lune, vit le principe féminin par excellence ; Nukeo, la source des pouvoirs de vie et de mort.

L'espace aquatique, l'espace terrestre et le monde souterrain, l'univers du jardin et de la forêt, sont littéralement animés par des figures féminines ou des sociétés dans lesquelles les femmes-animaux jouent des rôles très importants de médiateurs. Penser l'espace c'est penser la matière, le territoire, l'intérieur des choses, la dimension physique de l'existence humaine, c'est le pôle féminin.

Conclusion

Le modèle des rapports entre les sexes sous-tend chez les Mai huna un procès d'anthropomorphisation de la Nature et introduit une liaison entre un espace protégé par des "mères", dont les habitants se regroupent en grandes catégories féminines et un temps animé par des "grands-pères", rythmé, contrôlé par des êtres masculins.

On a là la construction d'un modèle d'interaction entre les hommes et les femmes : les premiers font le lien entre les générations, expriment et portent sur eux les marques du temps ; les secondes mettent au monde les générations et créent l'espace nécessaire aux hommes car la résidence est, chez les Mai huna, de préférence uxori locale. La position relative des hommes et des femmes est rendue manifeste dans l'ordonnement des grands rites de reproduction où l'on distingue par leur ordre, par leur importance et par leur formalisme les séquences des unes et des autres.